

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Mariella PANDOLFI : *Itinerari delle emozioni. Corpo e identità femminile nel Sannio campano*, Milano, Francoangelli, 1991, 218 p.

par Gilles Bibeau

Anthropologie et Sociétés, vol. 17, n°1-2, 1993, p. 268-272.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/015263ar>

DOI: 10.7202/015263ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Références

BRAIN R.F.

1969 • « Bangwa (Western Bamiléké) marriage wards », *Africa*, 39, 1 : 11-23.

FARDON R.

1984-1985 « Sisters, wives, wards and daughters : a transformational analysis of the political organization of the Tiv and their neighbours ». Part I : The Tiv, *Africa*, 54, 4 : 2-21 ; Part II : The transformations, *Africa*, 55, 1 : 77-91.

HURAUULT J.

1962 *La structure sociale des Bamiléké*. Paris-La Haye : Mouton.

SMITH M.G. et M. Smith

1990 « Kyan ship and kinship among the Tarok », *Africa*, 60, 2 : 242-269.

Mariella PANDOLFI : *Itinerari delle emozioni. Corpo e identità femminile nel Sannio campano*, Milano, Francoangelli, 1991, 218 p.

Le livre de M. Pandolfi nous fait entrer dans la vie contemporaine des femmes de l'Italie du Sud, plus précisément de celles habitant les campagnes et vallées encaissées (dans l'*altopiano* méridional) de la région du Sannio où a traditionnellement vécu un peuple que déjà les chroniqueurs grecs disaient fier et indépendant, qui a résisté d'abord à la Grande Grèce, puis successivement à l'impérialisme du Royaume de Naples, des États pontificaux et enfin au centralisme de Rome. Cette « terre de remords » qui serait hantée selon De Martino par le retour incessant, voire l'obsession, du « mauvais passé » est transformée par M. Pandolfi en une « terre de la résistance », de la résistance des femmes, du corps des femmes qui se rebellaient hier dans la crise publique de possession et dont tout le corps crie aujourd'hui, dans un langage nouveau, leur mal-être en même temps que le mal de leurs hommes et de celui de tout le pays.

Dans cet espace méditerranéen qui a traditionnellement été dominé par le pouvoir des hommes et par le code de l'honneur, ce sont paradoxalement les femmes, celles-là mêmes à qui l'on impose pourtant le silence, qui sont investies du rôle de dévoiler l'occulte, de révéler le caché et, plus globalement, de dire publiquement les choses. Comme si la parole et les discours n'avaient pas suffi, c'est avec tout le corps que les femmes ont parlé et qu'elles parlent encore aujourd'hui, à travers l'explosion d'émotions et de passions et entraînées qu'elles sont dans une implacable « spirale de la souffrance » dans leur corps et dans leur âme. Le message de résistance qu'elles continuent à proclamer prolonge sans doute les dénonciations des femmes paysannes d'hier à l'égard de leur société villageoise et de leur place à elles en son sein ; c'est aussi toujours les mêmes registres de la corporéité et des émotions que les Italiennes contemporaines du sud privilégient pour dire les choses, même celles-là qui sont allées à l'université, qui ont beaucoup voyagé ou qui ont quitté depuis longtemps les champs pour travailler dans les usines.

Mais en réalité les choses ont changé et sans doute très profondément, nous dit M. Pandolfi. Il n'y a plus de femme emportée par la crise de possession qui danse sur la place publique, « remplissant tout cet espace de son corps » (p. 9), comme l'auteure l'a encore vu à la fin des années 1960 ; le prêtre exorciste n'est plus là non plus pour rechercher quel esprit

« malin » possède la femme et pour éventuellement l'en libérer ; et les gens qui assistaient autrefois aussi bien aux crises de possession qu'aux exorcismes se sont eux aussi retirés puisque la scène sociale sur laquelle surgissait le discours de la femme malade s'est effondrée. Que s'est-il mis en place dans le creux du silence du corps des femmes possédées ? Selon quelle logique s'organise le nouveau langage apparemment de plus en plus privé (au sens de placé hors espace public) et déritualisé (du moins relativement à la crise de possession) auquel recourent les femmes contemporaines du sud italien ? Sous l'apparente rupture des formes extérieures, le recours typiquement féminin au langage des émotions et à l'usage du corps ne survivrait-il pas de manière relativement inaltérée dans une étonnante continuité historique ? Et sous les conduites mélancoliques ou au cœur des problèmes psychosomatiques des femmes d'aujourd'hui, retrouverait-on sous des formes déguisées ce que leurs mères disaient hier dans le langage de la possession ?

Toutes ces questions — et plusieurs autres encore — sont au cœur du travail de M. Pandolfi. Bien que formée initialement comme psychologue et psychanalyste, M. Pandolfi s'est refusée à aborder l'étude de ce champ sous l'angle de la seule psychopathologie, s'attachant plutôt dans une perspective résolument anthropologique à dégager la logique sous-jacente aux registres proprement féminins d'expression des émotions et de la corporéité ou, selon ses propres mots, à mettre en évidence « la grammaire corporelle liée aux émotions » ainsi que « la grammaire narrative » des manières féminines de dire. Anthropologue-femme travaillant dans le monde féminin et psychologue suivant en thérapie de soutien des femmes qui pouvaient à l'occasion devenir ses informatrices ou qui, tout au moins, lui permettaient d'entrer profondément dans leur univers émotif et narratif qu'elle comptait précisément explorer, M. Pandolfi a combiné sur le terrain une double écoute qui devait lui permettre de comprendre comment et pourquoi « le rythme intense et émotif des douleurs et des souffrances corporelles parcourt toute la narration féminine et construit tout un parcours culturel » (p. 17). Dans un va-et-vient entre l'anthropologie et la psychologie, et empruntant à l'une et à l'autre le meilleur de leurs méthodes, l'auteure a complété ses recherches sur l'organisation de la famille, sur les rapports interlignagers et sur les relations hommes-femmes par des études de cas centrées sur la reconstruction du mode d'être-dans-le-monde propre aux femmes du Sannio. C'est le travail de la longue histoire de résistance et de soumission du Sannio sur l'expérience subjective des femmes qu'elle a cherché à articuler ; pour bien saisir les points d'attache entre le contexte socioculturel et les personnes individuelles, M. Pandolfi s'est explicitement centrée sur deux objets de recherche : explorant d'abord en profondeur cet espace interstitiel au sein duquel les émotions semblent se prolonger ou se transformer en maladies en s'inspirant des concepts et méthodes fournis par l'anthropologie médicale, surtout celle de l'Amérique du Nord, et ensuite en s'attachant à dégager les multiples niveaux de sens qui se déploient dans les récits des femmes, récits qu'elle a lus dans une attention à la rhétorique féminine et au contexte général de formation des récits. Trois catégories conceptuelles lui ont servi d'opérateurs ou de médiateurs pour relier entre eux ces champs et domaines qui, bien que distants les uns des autres, semblent pourtant fonctionner comme en écho et en résonance. La première catégorie transversale majeure que M. Pandolfi utilise est celle de « trace » qui prolonge la pensée de la tradition demartinienne (École de Naples) tout en l'expurgeant cependant de ses relents déterministes. L'auteure se distancie aussi des théories réalistes du reflet qui sont à la mode : les contradictions de l'histoire collective et individuelle s'inscrivent, nous dit Pandolfi, dans les personnes, dans leur corps surtout, où elles se donnent à voir (et à étudier) dans une actualité porteuse de l'histoire et de la culture collective du groupe d'appartenance mais aussi de la trajectoire de vie propre à chacune des femmes. Les personnes portent donc les traces des traumatismes du passé qui se sont inscrits en elles, transformant le corps de chacune en « un mémorial corporel dans lequel ce qui s'y est fixé comme symptôme se transforme en une trace pétrifiée » (p. 32).

Mais tous les corps ne se transforment pas pareillement en des mémoriaux : ce sont les corps des femmes qui s'y prêtent davantage dans l'Italie du Sud, comme peut-être d'ailleurs dans toutes les sociétés humaines, pour un ensemble impressionnant de raisons que M. Pandolfi a réussi à identifier. Les femmes du Sannio vivent en effet leur corps plus intensément que ne le font les hommes : « les femmes sentent, les hommes font », a-t-on appris à l'auteure dès son arrivée sur le terrain à San Marco dei Cavoti, et si les choses extérieures, les malheurs, tout comme les forces du mal, s'inscrivent aussi aisément en elles, c'est que leur corps est ouvert, qu'il peut être pénétré, qu'il est toujours potentiellement porteur de la vie d'un autre et que ce corps peut d'autant mieux faire siens les souffrances et les désirs des autres qu'il est constamment en résonance avec eux. Mais le corps de la femme n'est pas que cette chair-cire sur laquelle s'imprime l'histoire de tous, insiste Pandolfi : il est aussi cette énergie indomptable qui alimente des passions et des pulsions face auxquelles les valeurs collectives apparaissent menacées ; de plus, parce qu'elle est située à la marge du social et qu'elle demeure constamment une étrangère, la femme cherche à se libérer de son emprisonnement à travers des désirs de transgression ; et enfin prolongeant le « pathos » des mères mortifères dont parlent les tragédies grecques, de ces femmes qui tuent les fils de leur mari, Pandolfi rappelle que les femmes méditerranéennes sont du côté de la marge et qu'elles représentent en tout temps une menace pour l'ordre établi. « Toute femme est une gitane, une étrangère à vie » et toutes les femmes sont potentiellement des sorcières : c'est là la vérité cachée qu'une sorcière a dévoilée à l'auteure, lui indiquant par là même la piste à suivre pour entrer profondément dans le monde émotif des femmes, ce lieu privilégié où se révèlent les « points interstitiels et les éléments contradictoires d'un système (généralement) lu comme unitaire et cohérent » (p. 109).

Le corps-émotion des femmes est constitué par M. Pandolfi comme un deuxième concept majeur ; il sert aussi de centre de gravité à tout l'édifice conceptuel qu'elle a construit ; ce corps-émotion n'est pas une catégorie médiatrice qui fait communiquer le social et le subjectif, ni seulement un espace de matérialisation de la pensée et du vécu, et encore moins l'instrument toujours inadéquat qui sert à exprimer les sentiments et les affects. Le corps-émotion des femmes est bel et bien tout cela mais il est beaucoup plus fondamentalement une force corrosive qui menace de détruire les fondements de l'ordre social ; il est aussi une transgression, souvent mise en échec par le pouvoir des hommes, mais toujours là prête à s'actualiser et, enfin, pour Pandolfi, ce corps-émotion renvoie de manière radicale à l'inquiétante nature du monde féminin.

Comme si le contrôle social ne suffisait pas à endiguer les forces potentiellement destructives attachées au corps des femmes. La société du Sannio, à l'image de bien d'autres sociétés, a mis en place des rites qui visent à baliser l'expression publique des émotions féminines et à bloquer la force corrosive qu'elles charrient. Aussi longtemps que les émotions explosent dans le privé de corps féminins silencieux, personne ne s'inquiète et la ritualisation n'apparaît pas nécessaire ; elle le devient cependant lorsque la sortie publique des émotions menace de détruire la société. Les rites associés au tarantulisme que l'équipe de De Martino a brillamment décrits dans le cas de la Pouille, une région voisine du Sannio, et ceux qui se célèbrent encore aujourd'hui dans le Sannio durant la nuit de la Saint-Jean et auxquels l'auteure a participé, tous ces rites viseraient, selon Pandolfi, à canaliser l'ambivalence profonde des femmes et à contenir leur transgression potentielle dans des limites socialement acceptables. En se ritualisant et en se jouant sur la scène publique, ces rites fournissaient et fournissent éventuellement encore aujourd'hui un langage commun mis à la disposition des femmes pour se libérer d'une angoisse quotidienne difficile à contenir et pour traduire leur souffrance et leur mal-être. Le corps des femmes, insiste M. Pandolfi, parle en effet dans le creux d'un échec, enracinant le grand corps féminin et maternel dans une longue généalogie de douleur et de symptômes « dans une pathohistoire » qui en plus d'être la leur est aussi celle de tout le pays qu'elles habitent. Le dévoilement public du mal qui ronge tout

le monde et qui dévore le pays ne peut se faire que dans le contexte d'un espace ritualisé qui assure un contrôle au moment même où la « vérité » des choses est dévoilée : les femmes, leur corps tout au moins, parlent en effet au nom de tous, et les nœuds dans leur sang, leur fatigue, sont des métaphores de la pathologie du pays.

C'est ici que surgit la troisième catégorie transversale qui donne cohérence à la pensée de M. Pandolfi. Cette catégorie est celle d'événements qu'elle interprète à la suite de Deleuze comme ce fait simple, banal parfois, qui dévoile la logique cachée du quotidien, qui en déploie les contradictions lorsqu'il est adéquatement lu et qui ouvre éventuellement sur de nouvelles possibilités. Parmi les événements que l'auteure considère important d'étudier, il en existe de deux types : il y a d'abord l'événement rituel qui tout en s'inscrivant dans la chaîne répétitive de l'histoire ouvre néanmoins à une transformation des choses : il y a aussi l'émotion qui est « l'événement qui génère le récit » (p. 153). Dans l'un et l'autre cas, les corps sont constitués comme les lieux de l'événement et c'est comme des contrepoints de l'histoire collective que les récits personnels, la physiologie symbolique et la grammaire des émotions doivent être interprétés. En contextualisant l'événement et en l'insérant dans la longue durée, Pandolfi se donne une clé qui lui permet de relier le corps au social, le « *self* » à la culture et le pulsionnel aux normes sociales. Partant des dispositions du dernier De Martino au sujet de l'interpénétration de « l'apocalypse culturelle et de la subjectivité en crise » et construisant sur le point de vue développé par les Comaroff relativement aux liens entre « la projection normative des règles sociales et les mécanismes pulsionnels », M. Pandolfi esquisse une théorie nouvelle du rite et du récit qu'elle lit à travers une lentille bifocale : d'une part, ils sont bien sûr l'un et l'autre écho et résonance du monde codé qui les entoure et prolongation d'une histoire collective et personnelle, mais ils sont aussi d'autre part des actes de libération, des affirmations de la possibilité d'autre chose et des amorces de changement. L'événement est doublement riche, dans la pensée de Pandolfi, du caractère codé de sa forme mais aussi de l'indétermination de son surgissement, ce qui lui confère une position ambiguë à la jonction de la répétition et de l'innovation, de la fermeture et de l'ouverture.

Ce livre de Mariella Pandolfi rajeunit et renouvelle le meilleur de l'entreprise de De Martino qui se prolonge encore aujourd'hui principalement à travers Clara Gallini à Naples, Luigi Lombardi Satriani et Vittorio Lanternari à Rome, Tullio Seppilli à Pérouse et Elsa Guggino à Palerme. Comme ces autres anthropologues, M. Pandolfi situe la contemporanéité sur l'horizon de l'histoire qu'elle se refuse cependant à lire de manière linéaire et quelque peu déterministe comme l'ont fait certains partisans des théories de Gramsci au sujet des rapports entre les cultures hégémonique et subalterne, théories qui ont fortement influencé la majorité des études anthropologiques réalisées dans le Mezzogiorno. Comme son collègue Lombardi Satriani de l'Université La Sapienza à Rome, Pandolfi a pénétré la culture méridionale de l'Italie à travers quelques notions centrales comme celles de silence, de mémoire, de douleur et de sang (construisant d'ailleurs au sujet du sang des femmes sur de nombreuses intuitions de Lombardi Satriani) ainsi qu'à travers l'étude de la ritualisation de la vie des personnes, des étapes de leur vie surtout. Plus que tous les autres disciples de De Martino, Pandolfi a nourri sa pensée des grands créateurs de la phénoménologie : elle se méfie de la tendance à réduire les émotions à un « *feeling* » et elle met constamment en suspens les phénomènes de surface pour mieux mettre à jour le mode d'être-dans-le-monde et dans l'histoire des femmes du Sannio.

Mais il y a plus encore chez Pandolfi dans la mesure où sa riche approche théorique héritée de l'École de Naples est nourrie d'une connaissance approfondie et nuancée de tous les travaux réalisés dans l'aire méditerranéenne par des chercheurs comme Abu-Lughod, Herzfeld, Crapanzano et Ravinow ainsi que des études faites sur la possession africaine par des spécialistes comme Corin et Zemleni. Par-dessus tout, Pandolfi témoigne d'une lecture attentive et critique de tous les travaux que les anthropologues nord-américains ont réalisés

au sujet du corps et des émotions depuis une décennie : nulle part cependant, tout au long de ses 200 pages de texte, elle ne cède à la facilité — typiquement anglo-saxonne — de parler d'un corps politique, d'un corps-machine ou d'un corps métaphore du social, préférant quant à elle situer le corps des femmes à la jonction d'une identité bloquée et silencieuse et d'une identité de résistance qui induit au changement dans la société à travers l'explosion des émotions.

Le livre écrit par Mariella Pandolfi marquera profondément les études ethnographiques dédiées au Mezzogiorno italien et deviendra sans doute un classique pour tout ce qui touche à l'anthropologie des femmes et à l'ethnographie des émotions. Actuellement disponible en italien, une version anglaise est en préparation aux Presses de l'Université Cambridge. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter qu'une traduction française devienne aussi rapidement accessible.

Gilles Bibeau
Département d'anthropologie
Université de Montréal

Margarita XANTHAKOU : *Idiots de village. Conversations ethnopsychiatriques en Péloponnèse* (Coll. Chemins cliniques), Université de Toulouse-Le Mirail, Presses Universitaires du Mirail, 1989, 316 p.

Les amorces de cet ouvrage ne se trouvent pas dans la seule enquête scientifique ; il est en effet d'abord né d'une inquiétude et de souvenirs personnels que l'auteure a longtemps portés en elle et qu'une thèse doctorale a réveillés, les assumant dans une étude qui est à la fois originale et provocatrice. Margarita Xanthakou écrit qu'avant de quitter son village : « [...] j'ai demandé à ma grand-mère qui était cet homme qui repassait devant la maison. Elle m'a regardée, silencieuse. "Tu ne veux pas me répondre ?", ai-je dit... "Il est malade", me répondit-elle enfin. Je l'ai questionnée à nouveau : "Est-ce qu'il est très malade ? Il va mourir ? Non, on ne meurt pas de ça. C'est simplement qu'il est fou" Fou ? Je ne comprenais pas » (p. 17).

Le rappel de ce fait inscrit *Idiots de village* sur l'horizon d'une ethnographie du sens, conférant à l'ouvrage une dimension interprétative qui pourrait aisément passer inaperçue bien qu'elle traverse l'entièreté du texte et qu'elle soit explicitement affirmée. Michael Herzfeld a lui aussi commenté sa propre vocation d'ethnographe dans des termes semblables : « Je suis venu à l'anthropologie à cause de ma fascination, depuis toujours, pour la Grèce plutôt que par le chemin inverse. Mon cheminement fut ethnographique et expérientiel ; la théorie, bien qu'elle soit utile, n'a été qu'un moyen vers une fin » (Herzfeld 1987 : ix). Pour Xanthakou comme pour Herzfeld, le goût de la Grèce a précédé celui de l'anthropologie. C'est sans doute pour cette raison que la théorisation n'est jamais au cœur de la recherche de l'auteure d'*Idiots de village* qui se limite à voir la théorie comme un ensemble de règles, elles-mêmes souples, pour la conduite de la recherche scientifique. Sa démarche transparaît particulièrement dans la forme de son itinéraire : elle situe sa réflexion à la jonction de la psychologie et de la sociologie, ce qui la conduit à enraciner ses analyses dans une dimension personnelle : « Mais je pris rapidement conscience de l'inanité d'un tel projet. À la fois trop lourde sur le plan méthodologique et trop limitée dans les résultats